

Festival d'Avignon: notre critique de *Welfare*, le rodéo des paumés

Publié le 6 juillet 2023



Julie Deliquet ouvre le Festival d'Avignon avec une immersion dans le monde des démunis, des SDF et des invisibles.

Christophe Raynaud de Lage / Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUE - Les spectateurs attendaient avec une certaine inquiétude le spectacle monté par Julie Deliquet dans la cour d'honneur, en ouverture du festival. Verdict ? Cette adaptation d'un documentaire de Frederick Wiseman est remarquable, touchante et d'une incroyable cocasserie.

À la fin du spectacle, il devait être un peu plus d'une heure du matin, Julie Deliquet a salué – entourée de ses comédiennes et comédiens –, le public un peu tiède malgré la chaleur qui avait écrabouillé toute la journée la cour d'honneur du Palais des papes. À ses côtés, il y avait ce petit personnage tout chétif, un peu branlant. Il avait le sourire d'un enfant, et l'air un peu perdu sur cette immense scène. Ce petit personnage au regard rieur et humide s'appelle Frédéric Wiseman. Il a 93 ans. Wiseman est un immense réalisateur, un maître du documentaire, et Julie Deliquet a accepté d'adapter l'un de ses films, *Welfare* – tourné au début des années 1970 dans un centre social de Manhattan. Le pari n'était pas gagné : ouvrir le festival avec une immersion dans le monde des démunis, des histoires de SDF errant du bureau d'une association d'aide sociale à un autre, voilà une bien curieuse idée pour débuter Avignon.

DE MISÉRABLES TRANCHES DE VIE

Plantons le décor. Alors que les spectateurs s'installent, il reste en cours de déconstruction. Des ouvriers démontent des espèces de stands qui devaient faire, autrefois, office de logements. Ne reste alors sur la grande scène de la Cour d'honneur qu'un gymnase d'école municipale reconvertis en permanence d'urgence, le temps des fêtes de fin d'année. Des êtres humains un peu paumés traînent ici et là leur solitude quand soudain, la voix du superviseur de la permanence d'urgence de l'Aide sociale résonne dans un micro – il s'appelle Sam (joué par David Seigneur) : « *C'est l'heure. On va commencer. Nous allons vous recevoir selon votre ordre d'arrivée, je vous demande de bien préparer vos dossiers avec tous les papiers nécessaires.* »

Noël, un employé (interprété par Olivier Falliez) demande : « *Qui est la première personne ?* » La première s'appelle Mrs. Turner (Astrid Bayiha). Elle est enceinte jusqu'aux yeux de son cinquième enfant et déclare – ça ne va pas être simple : « *Je viens de recevoir cette lettre de vos services me disant que je vais être radiée.* » S'ensuit entre l'employé tout à fait sympathique et la femme un dialogue de sourds, un échange qui s'englue dans des considérations administratives. La pièce nous offrira une galerie de demandeurs sociaux, pas piqués des hannetons, un drôle de chapelet fait de femmes et d'hommes devenus des ombres d'eux-mêmes, de simples silhouettes oubliées, des corps et des âmes broyés par « *le rêve américain* ».

Nous faisons la connaissance de Larry, un ancien alcoolique (Éric Charon) en couple avec Elzbieta, une jeune Polonaise épileptique (Aleksandra de Cizancourt), Mr. Hirsch, un énigmatique dépressif, Mrs. Johnson (Marie Payen) qui marche au radar, Mr. Cooper (Vincent Garanger), revenu de la guerre du Vietnam, mais aussi Lenny (Mexianu Medenou), jeune noir en liberté surveillée après onze ans de prison pour homicide. Enfin Mrs. Gaskin et sa fille (respectivement Évelyne Didi et Nama Keita), envasées dans

une histoire de titre de propriété. Un jeune musicien talentueux et un peu hagard rythmera de sa guitare et d'une batterie de fortune les pérégrinations kafkaïennes de ces demandeurs sociaux psychologiquement sur pilotis.

Tout le talent de Julie Deliquet est de ne pas prendre parti entre les « usagers » et les « travailleurs ». La talentueuse metteuse en scène met dos à dos et face à face tous ces gens plus ou moins de bonne volonté. Chacun et chacune se créant des personnages, s'inventant des vies, eux qui n'en ont plus, eux qui ne sont que des numéros noyés dans des piles de dossier. Cette suite de portraits compose un redoutable tableau, l'image d'une lente descente aux enfers de l'administration représentée par Sam, Noël et ces deux femmes, la si sympathique employée dépassée Roz (Agnès Ramy) et la superviseuse Elaine (Julie André) qui finira par boire la tasse. Certains spectateurs ont pu décrocher. D'autres se sont émus de ces misérables tranches de vie où la tragédie côtoie bien souvent le burlesque. *Welfare* de Julie Deliquet est un véritable comptoir de créativité, d'échange de vérités entre les employés et les usagers, tous aussi égarés les uns les autres. Ici, dans ce gymnase, tout le monde est dans le même bateau à la dérive. Les passagers comme les marins qui essaient d'écoper la chaloupe.

À longueur de journée, les employés cherchent à éviter les fieffées duperies et les inimaginables bobards des usagers. Drôle de jeu. Un vrai rodéo de paumés. *Welfare* est la peinture d'un sous-monde, celui des invisibles mais ce sous-monde a repris un peu de couleur grâce à Julie Deliquet, quand bien même sait-elle que l'avenir de ces malheureux ne pourra qu'être foireux.

Anthony PALOU